

IBOY

Titre original : *Iboy*
© Kevin Brooks, 2010
Tous droits réservés.
Publié par le Groupe Penguin.
*Penguin Group (USA), Inc., 345 Hudson Street, New York,
NY 10014, U.S.A.*

Pour la traduction française :
© 2011, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-4486-4

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Retrouvez toutes nos parutions sur :
www.lamartinieregroupe.com et www.lamartinierejeunesse.fr

Kevin Brooks

IBOY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sabine Boulongne

La Martinière **j.**
FICTION

Kevin Brooks est né au Royaume-Uni, à Exeter, dans le comté de Devon, et a fait ses études dans les universités de Birmingham et de Londres. Il a travaillé dans divers endroits : un crématorium, un zoo, un garage et un bureau de poste, avant de tout abandonner joyeusement pour écrire des livres. Kevin a gagné des prix pour neuf de ses nouvelles et vit actuellement dans le Yorkshire du Nord.

*À Dave et Steve
Mes chers et excellents frères.*

1 La formule pour calculer la vitesse d'un corps en chute libre en fonction d'une hauteur donnée est : $v = \sqrt{2gd}$, v = vitesse, g = accélération (9,81 m/s²) et d = distance.

Le téléphone portable qui m'a fracassé le crâne était un iPhone 3GS 32 Go. Il pesait 135 g, mesurait 115,5 mm x 62,1 mm x 12,3 mm, et au moment de l'impact, il fonçait à 130 km à l'heure environ. Évidemment, à ce moment-là, je l'ignorais. La seule chose dont j'étais vaguement conscient, c'était qu'un petit objet noir tombait du ciel droit sur moi, et...

CRAC !

Un éclair de douleur aveuglant...

Et puis plus rien.

Vingt minutes plus tôt, tout était encore parfaitement normal. Nous étions le vendredi 5 mars ; il y avait de la gadoue dans les rues après les chutes de neige de la semaine précédente. J'avais quitté l'école à l'heure habituelle, un peu après quinze heures trente, et je rentrais à la maison dans le même état d'esprit que les autres jours. Je ne me sentais pas trop mal, mais pas génial non plus. Seul,

mais pas isolé. Légèrement abattu, mais pas franchement inquiet. J'étais moi tout simplement, à savoir Tom Harvey, un gamin de seize ans habitant le sud de Londres. Pas de problèmes sérieux, ni secrets, ni terreurs, ni vices, ni cauchemars, ni talents particuliers... Rien à raconter. J'étais juste un jeune, avec ses espoirs et ses rêves, comme n'importe qui d'autre. Ma vie se résumait à ça – des espoirs et des rêves.

Petite précision : un de ces rêves était incarné par une fille qui m'occupait d'ailleurs l'esprit tandis que je remontaï High Street en direction de la masse grise de Crow Town, la cité où j'habite (officiellement, c'est la Résidence Crow Lane, mais tout le monde dit Crow Town).

La fille dont je vous parle s'appelle Lucy Walker.

Je la connaissais depuis des années. Enfants, nous étions déjà voisins. Sa mère faisait parfois du babysitting pour ma grand-mère, et vice versa. Plus tard, on a continué à passer beaucoup de temps à jouer ensemble dans nos apparts respectifs, les couloirs, les ascenseurs ou sur les balançoires du terrain de jeux. Puis, elle avait déménagé, mais elle vivait toujours dans la même tour (Compton House), quelques étages plus haut, et je ne l'avais pas perdue de vue. De temps à autre, on rentrait de l'école ensemble.

Mais on se voyait de moins en moins.

Ça me manquait un peu.

Lucy me manquait beaucoup.

Alors quand ce jour-là elle est venue me voir dans la cour de récré pour me proposer de passer chez elle après les cours, j'étais plutôt content.

– Il faut que je te parle d'un truc, m'avait-elle dit.

- D'accord. Pas de problème. À quelle heure ?
- Vers quatre heures.
- Ok.
- Merci, Tom.

Depuis je n'avais pas arrêté de penser à elle.

Je traversai la pelouse qui séparait Crow Lane de Compton House. De quoi voulait-elle me parler ? J'espérais qu'il s'agissait de nous deux, mais au fond de moi, j'en doutais. Une fois de plus, il devait être question de son imbécile de frère. Ben avait seize ans, soit un an de plus que Lucy (même s'il avait cinq ans de moins en âge mental). Il déconnait depuis quelque temps – il séchait les cours, frayait avec la racaille et se la péta. Je ne l'avais jamais vraiment aimé, mais ce n'était pas un sale type. Juste un peu couillon, influençable. Seulement Crow Town est le genre d'endroit qui profite des idiots influençables. Elle les engloutit et en fait des nazes. Voilà ce qu'elle allait me demander. Est-ce que je savais ce que son frangin fabriquait en ce moment ? Des rumeurs circulaient-elles à son sujet ? Pouvais-je faire quelque chose ? Lui parler ? Essayer de le raisonner ? Et, bien évidemment, je dirais : *D'accord, je lui parlerai. Je vais voir ce que je peux faire.* Sachant pertinemment que ça ne servirait à rien. Tout ça pour les beaux yeux de Lucy...

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

Quatre heures moins dix.

(À ce moment précis il me restait vingt secondes de normalité.)

C'était une belle journée ensoleillée – limpide, cristalline. Les oiseaux gazouillaient dans le ciel printanier. Leurs chants étaient presque noyés par la bande-son frénétique qui passait en boucle dans la cité – cris lointains, moteurs de voitures, aboiements, musiques tonitruantes provenant d'une douzaine de fenêtres différentes. Même si le soleil brillait, la place autour de Compton House était plus sombre et lugubre que jamais.

Nouveau coup d'œil à ma montre.

Il était presque quatre heures.

(Il me restait cinq secondes.)

J'inspirai à fond.

(Quatre secondes.)

Me reprochai ma stupidité.

(Trois...)

Je m'arrêtai un instant quand j'entendis un cri loin au-dessus de moi.

– Hé, HARVEY !

(Deux...)

C'était une voix masculine, et elle venait du sommet de la tour. Je crus reconnaître Ben. Je levai les yeux.

(Une...)

C'est à cet instant que je le vis – le petit objet noir descendant du ciel à toute allure, droit vers moi, et puis...

CRAC !

Un éclair aveuglant de douleur.

Et plus rien.

(Zéro.)

Fin de la normalité.

10

Le système du nombre binaire n'utilise que les deux chiffres 0 et 1. Les nombres sont exprimés en base deux et non pas en base dix, comme dans le système décimal. Selon la numération binaire, 2 équivaut à 10, puis 3 à 11, 4 à 100, 5 à 101, etc. Les ordinateurs calculent en notation binaire, les deux chiffres correspondant aux deux positions ouvert/fermé, oui ou non. Tout découle de cet état ouvert/fermé.

L'instant (conscient) d'après, j'ouvris les yeux sur un plafonnier poussiéreux qui ne me disait rien du tout. J'avais atrocement mal à la tête, la gorge sèche et cette sensation de flou qu'on éprouve quand on se réveille après un très long sommeil. Pourtant, je ne me sentais pas fatigué. Je n'étais pas dans le coaltar. En fait, mis à part cette impression d'être ailleurs, je me sentais incroyablement alerte.

Je restai un moment sans bouger, sans faire de bruit, à contempler la lampe au-dessus de moi, notant, allez savoir pourquoi, les moindres détails. Elle était fendue d'un côté, le plastique était tout décati ; il y avait deux mouches mortes à l'intérieur...

Je fermai les yeux, tendis l'oreille.

De vagues bips à proximité, une sorte de vrombissement, un tapotement doux. En fond sonore, je percevais des chuchotements, le bruissement amorti de portes, des sonneries de téléphone étouffées, les cliquetis de chariots...

Je me concentrai sur ma personne. Mon corps. Ma position.

J'étais allongé sur le dos. Dans un lit. La tête sur un oreiller. Je sentais des trucs sur ma peau, dans ma peau, sous ma peau. Quelque chose dans mon nez. Dans ma gorge. Une vague odeur de désinfectant imprégnait l'air.

Je rouvris les yeux et regardai autour de moi, sans bouger la tête.

Je me trouvais dans une petite chambre blanche. Il y avait des machines près de mon lit. Des écrans, des boîtiers, des goutte-à-goutte, des cadrans, des diodes. Différentes parties de mon anatomie étaient reliées à ces machines par un faisceau ordonné de tubes en plastique transparents, et il semblait qu'un certain nombre de fils noirs étaient arrimés à ma tête.

Une chambre d'hôpital...

J'étais dans une chambre d'hôpital.

Pas de quoi en faire une affaire. No souci. Tu es à l'hôpital, c'est tout. Aucune raison de t'inquiéter.

En refermant les yeux pour essayer d'atténuer les lancinements de ma tête, j'entendis une brusque inspiration à ma gauche – un son résolument humain. Je tournai la tête et fus immensément soulagé de voir

la silhouette débraillée de ma grand-mère. Assise sur une chaise contre le mur, son ordinateur portable sur les genoux, les doigts planant sur le clavier, elle me dévisageait, son regard exprimant un mélange de choc, d'incrédulité et de joie.

Je lui souris.

– Tommy, chuchota-t-elle. Oh, Dieu merci...

Il se produisit alors un truc bizarre.

Comment décrire quelque chose d'indescriptible ? Comment rendre compte d'un phénomène qui dépasse l'entendement ? Par où commencer ? Je suppose que ça revient à essayer d'expliquer la manière dont les chauves-souris perçoivent leur environnement. Elles appréhendent le monde par le biais de l'écholocalisation : elles émettent des sons et déterminent l'emplacement, le volume et la forme des objets grâce aux échos qu'ils produisent. Si les êtres humains peuvent se l'imaginer, ils ne vivront jamais ça et n'ont aucun moyen de concevoir cette expérience sensorielle.

Tandis que je regardais ma grand-mère murmurer mon nom, le phénomène que je vivais dans ma tête était tellement étranger à tout ce que j'avais expérimenté jusqu'alors dans ma vie que j'étais parfaitement incapable de le comprendre.

Impossible...

... Pourtant c'était la réalité.

Et quelle réalité ! Imaginez un milliard d'abeilles. Imaginez le bruit qu'elles font, cette vision ahurissante, la

sensation que ça fait. Imaginez leur fourmillement, leur *existence* même. Essayez de vous figurer que ces abeilles ne sont pas des abeilles, mais des sons, des images, des impressions. Une multitude d'informations. De faits. Des mots, des voix, des images, des chiffres. Des suites ininterrompues de zéros et de uns. En même temps, ce n'est rien de tout ça... Ce sont juste des éléments constitutifs. Des représentations, des cadres, des particules, des ondes... des symboles à n'en plus finir. Si vous y arrivez, tentez d'imaginer qu'en plus d'assimiler simultanément toutes les données concernant ces non-abeilles – leur non-son collectif, leur non-image, leur non-sensation –, vous ressentez tout ce qui a trait à chacune d'elles *individuellement*... en même temps. Ces deux expériences sont instantanées. Simultanées. Indissociables.

Pouvez-vous le concevoir ?

Vous gisez dans un lit d'hôpital et souriez à votre mamie, et à l'instant où elle vous regarde et chuchote votre nom – « Tommy, oh, Dieu merci... » – un milliard de non-abeilles prennent vie et explosent dans votre tête.

Vous vous rendez compte ?

Ça ne faisait pas mal, mais le choc produit par ce phénomène invraisemblable me fit fermer les yeux et grimacer comme si je souffrais le martyre. J'entendis ma grand-mère jurer entre ses dents et se lever précipitamment en envoyant valdinguer son portable. Elle ouvrit la porte à la volée et hurla...

– Infirmière ! Infirmière !

– Tout va bien, Gram, fis-je en rouvrant les yeux. Ça va... c'est juste...

– Reste tranquille, Tommy, dit-elle, revenant vers moi en courant. L'infirmière arrive... calme-toi.

Elle s'assit au bord du lit et me prit la main.

Je lui souris à nouveau.

– Ça va...

– Chut...

Une infirmière entra, suivie de près par un médecin en blouse blanche, et tout le monde se mit à s'agiter autour de moi, à vérifier les machines, à scruter mon fond d'œil, à m'ausculter...

J'allais bien.

Ça n'allait pas mais j'allais bien.

J'avais passé dix-sept jours dans le coma. L'iPhone m'avait fendu le crâne, fracturé la tête et d'après le Dr Kirby, le neurochirurgien qui m'avait opéré, plusieurs complications importantes avaient surgi.

– Tu souffres de ce qu'on appelle une fracture du crâne comminutive, m'expliqua-t-il le lendemain du jour où j'avais refait surface. En gros, ça veut dire que l'os juste là s'est brisé... (Il désigna la région autour de la cicatrice sur le côté de ma tête.) Cette zone qui s'appelle le ptériorion est la portion la plus délicate du crâne. Malheureusement, et pour une raison encore inconnue, le tien semble particulièrement fragile.

À l'instant où il prononça le mot « ptériorion », quelque chose jaillit dans mon esprit – une série

de symboles, de lettres et de chiffres et la définition suivante :

Le ptérion (du grec pteron, aile) est une suture en forme de « H » unissant les os frontal, pariétal, sphénoïde et temporal.

Super bizarre.

– Est-ce que ça va ? me demanda Kirby.

– Oui, oui, ça va, lui assurai-je.

– Eh bien, apparemment l'iPhone a été jeté du dernier étage de la tour. Quand il t'a cogné la tête, cette zone-là, autour du ptérion, a été fracassée, et des fragments d'os ainsi que des pièces du téléphone ont lacéré et meurtri ton cerveau. Certains vaisseaux sanguins ont subi des dommages. Nous avons réussi à extraire tous les bouts d'os et la plupart des débris de téléphone, et l'hémorragie provoquée par la rupture des vaisseaux ne semble pas avoir provoqué de dégâts permanents. Cependant...

Je me doutais qu'il y avait un *cependant*.

– Plusieurs parcelles du portable enfoncées dans ton crâne au moment du choc n'ont pas pu être enlevées. Ces fragments, incroyablement petits pour la plupart, se sont logés dans des parties trop délicates du cerveau pour qu'on puisse envisager une intervention. Nous les avons surveillés de près, bien sûr, et d'après ce que nous en savons, pour le moment ils ne bougent pas et ne semblent pas avoir d'effet nuisible sur tes facultés mentales.

– D'après ce que vous en savez, répétais-je en le dévisageant.

Il sourit.

– Le cerveau est un organe extrêmement complexe. Pour être honnête, nous commençons à peine à comprendre comment il fonctionne. Tu vas voir...

Il passa les vingt minutes suivantes à me montrer des radios, des scanners, des IRM, l'endroit où les minuscules débris de l'iPhone s'étaient incrustés, à m'expliquer l'opération que j'avais subie, à me dire à quoi je devais m'attendre dans les mois à venir – maux de tête, vertiges, fatigue...

– En vérité, ajouta-t-il, nous n'avons aucun moyen de savoir comment l'être humain peut récupérer après ce genre de traumatisme, surtout si la période de coma a été longue... J'insiste sur le fait qu'il est essentiel que tu nous avertisses *sur-le-champ* si tu commences à ressentir quelque chose... euh... d'inhabituel.

– Qu'entendez-vous par *inhabituel* ?

– N'importe quoi. Il y a très peu de risques que les résidus bougent encore, mais nous ne pouvons pas exclure cette possibilité non plus. Il me regarda intensément. Nous avons surveillé ton activité cérébrale sans interruption depuis ton admission, et la plupart du temps, tout allait bien. Toutefois, pendant quelques jours, nous avons constaté une série d'activités cérébrales quelque peu insolites. Il est possible qu'elles aient été causées par la présence de ces corps étrangers. Cela dit, même si ça n'a pas duré très longtemps, les données qui nous ont inquiétés étaient assez...

Il marqua une pause, cherchant le mot juste.

– Inhabituelles ? suggérai-je.

Il hocha la tête.

– Oui... c'est ça. Je suis à peu près certain que tu n'as pas de souci à te faire... mais mieux vaut prendre un maximum de précautions. Alors, si tu commences à avoir des problèmes, quels qu'ils soient, il faut nous le dire tout de suite. Nous allons te garder encore une semaine en observation. Quand tu rentreras chez toi, s'il se passe quelque chose, n'hésite pas à nous appeler également. Tu vis seul avec ta mamie, si je ne m'abuse ?

Je hochai la tête.

– Ma mère est morte quand j'étais bébé. Elle s'est fait renverser par une voiture.

– Oui... Ta grand-mère m'a raconté ça. Le conducteur ne s'était pas arrêté.

– C'est exact.

– Et la police n'a jamais pu déterminer qui c'était ?

– Non.

Il secoua la tête tristement.

– Et ton père... ?

Je haussai les épaules.

– Je ne l'ai jamais connu.

– Ta grand-mère s'occupe de toi depuis que tu es tout petit ?

– Ouais.

Kirby sourit.

– Tu l'appelles Gram ?

– Oui, répondis-je, un peu gêné.

– C'est une femme très déterminée, qui sait ce qu'elle veut, commenta-t-il.

– Je sais.

– Elle ne t’a pas quitté ces dix-sept derniers jours. Elle est restée là jour et nuit, à t’observer, à te parler... à t’encourager à te réveiller.

J’acquiesçai d’un signe de tête, redoutant d’éclater en sanglots.

– Elle est tout pour moi.

Le médecin se leva et posa la main sur mon épaule.

– Bon, Tom... écoute, j’ai donné à ta grand-mère un numéro de ligne directe au cas où tu aurais besoin de nous contacter d’urgence une fois de retour chez toi. Tu as un portable ?

Je me tapotai la tempe.

– Ouais, répondis-je. J’en ai un. Pas de souci.

Plus tard, dans les toilettes de l’hôpital, pour la première fois je m’observai longuement dans la glace. J’avais perdu pas mal de poids, et mon visage presque squelettique avait un air étrangement hagard. Mes yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, j’avais la peau terne, comme du plastique, teintée d’une ombre gris-jaune. Mes cheveux blond cendré, jadis un peu longs, avaient disparu, rasés pour l’opération, remplacés par un duvet de bébé ridiculement doux. On aurait dit Skeletor avec un bout de feutre sur la tête.

La peau autour de la blessure était toute dégarnie, ce qui me donnait une allure encore plus bizarre. La cicatrice – un rail noir irrégulier composé de vingt-cinq points de suture – courait en diagonale du dessus de mon oreille droite vers le côté droit de mon front, à une dizaine de centimètres au-dessus de l’œil.

Je l'effleurai du bout d'un doigt... et l'écartai aussitôt en jurant quand un léger choc électrique me parcourut le doigt. Ce n'était pas grand-chose – un peu comme ces décharges d'électricité statique quand on touche la portière d'une voiture.

Tout ça était vraiment flippant.

J'inspectai mon doigt, puis de nouveau la cicatrice. L'espace d'un instant, je crus distinguer quelque chose... un vague scintillement sur la peau autour, comme... je ne sais pas. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Une lueur de quelque chose d'incompréhensible.

Je me penchai pour l'examiner de plus près.

Plus rien.

Pas la moindre lueur.

J'étais fatigué, voilà tout.

Ah ouais ? Que dire des milliards de non-abeilles, et cette définition du ptériorion qui a surgi inexplicablement dans ta tête tout à l'heure ? Ça aussi, c'est la fatigue ?

Je ne répondis pas à ma propre question.

J'étais trop naze.

Je sortis des toilettes, regagnai ma chambre et me remis au lit.

Les dernières parutions

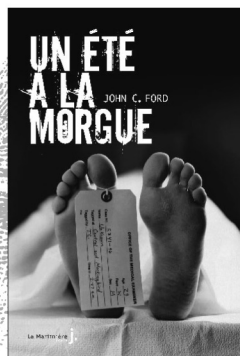
La Martinière **j.**
FICTION



Nécromanciens :

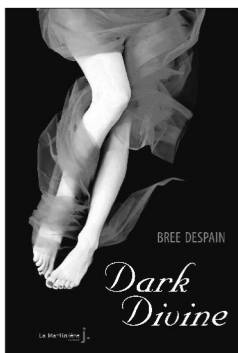
Un pouvoir terrifiant, un roman fantastique, ou l'inverse...

www.necromanciens.fr



Un été à la Morgue :

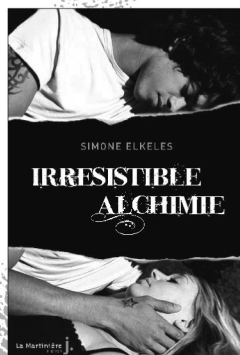
Entre Dexter et Boileau-Narcejac, le grand retour du polar.



Dark Divine :

À lire d'urgence une nuit de pleine lune et sur :

www.dark-divine.fr



Irrésistible Alchimie :

Leur amour vous emporte jusqu'à la dernière page.

Retrouvez La Martinière **j.** sur **facebook.**
FICTION
Extrait de la publication

